

Géohistoire de la mondialisation

CHRISTIAN GRATALOUP

Géohistoire de la mondialisation

Le temps long du monde

3^e édition

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : partie orientale de l'*Atlas catalan* (réalisé en 1375, dans les collections royales françaises depuis 1380), presque entièrement fondée sur le *Livre des Merveilles* de Marco Polo (1298)

Cartographie : Jean-Pierre Magnier, Carl Voyer

Mise en pages : PCA

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--



© Armand Colin, 2007, 2009, 2012, 2015

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Larominguère, 75005 Paris

ISBN 978-2-200-60294-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Olivier Dollfus,
homme du Monde
In memoriam

Avis aux spécialistes

AU FIL DU TEXTE, il sera question de nombreuses sociétés passées et lointaines dont l'auteur n'est évidemment pas spécialiste. Nul ne peut prétendre être capable d'écrire de première main et simultanément sur la Chine des Tang ou les Mayas, l'Empire du Songhaï ou celui des Safavides, le Troisième Reich ou la Guerre de Sécession... Mais, personne ne peut non plus interdire l'usage de ces exemples. Que les sciences de la société soit une affaire de spécialistes, cela va de soi. Mais elle est tout autant un domaine de généralistes. Sinon, comment pourraient circuler et devenir fécondes les productions spécialisées ? Entre tout sur rien et rien sur tout, comme on dit parfois, la marge de réflexion est heureusement énorme. Cet ouvrage penche, sans aucun doute, vers le second pôle de cette tension, parcourant cavalièrement grands espaces et vastes périodes, sautant d'un millénaire et d'un continent aux autres ; on aurait pu voler le titre d'un roman de Jean d'Ormesson : *Presque rien sur presque tout* (Gallimard, 1996). Comme l'avait justement remarqué un prédécesseur généraliste, Robert Bonnaud [1989], « s'il n'y avait pas de spécialistes, les généralistes ne pourraient pas écrire une ligne » – mais c'est pour mieux faire remarquer que la réciproque est tout aussi vraie.

Il arrivera certainement que tel ou tel coup de projecteur sur une société différente de la nôtre soit entaché d'erreur. Que le chercheur dont ce terrain est la spécialité ne s'en offusque pas ! Il vaut mieux que l'on ait pris son objet en considération, plutôt qu'il ait été ignoré. Mais toute réfutation d'une réflexion est bonne à prendre : c'est le fondement de la logique scientifique. Je présente donc toutes mes excuses aux spécialistes qui trouveront certainement de nouvelles erreurs et je remercie tous ceux qui m'ont fait part de leurs remarques et de leurs critiques sur les précédentes éditions de cet ouvrage. Cette troisième version leur doit moins d'approximations, plus d'informations solidement vérifiées et des raisonnements sans doute plus nuancés.

Introduction

Le temps du Monde

« Le monde est grand. Des avions le sillonnent en tous sens, en tout temps. [...] Étonnement et déception des voyages. Illusion d'avoir vaincu la distance, d'avoir effacé le temps. »

Georges PÉREC, *Espèces d'espaces*, 1985.

Le Monde n'a pas toujours existé

Voilà une affirmation qui peut surprendre. Pourtant, si l'on entend par Monde l'espace de l'humanité, on doit affirmer son historicité. L'espace ne désigne pas ici un cadre extérieur à la dynamique sociale, la scène et le décor du « théâtre du monde » comme disaient les anciens cartographes¹, mais l'espace des relations entre les diverses sociétés. Aujourd'hui en effet, des liens souvent inégaux, parfois ténus, existent au niveau de l'ensemble de l'humanité. Ils sont le résultat du processus que nous avons pris l'habitude – en français – d'appeler la « mondialisation ». On peut reprendre la formule d'Olivier Dollfus [1997] :

« La mondialisation, c'est l'échange généralisé entre les différentes parties de la planète, l'espace mondial étant alors l'espace de transaction de l'humanité. »

Parce que la Terre est différenciée, parce que ses habitants ont produit et inventent encore chaque jour des patrimoines contrastés, l'échange entre

1. En particulier le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius, atlas de 70 cartes, en 53 planches gravées sur cuivre, paru pour la première fois en 1570 et très souvent réédité. La figure 10.3 est le frontispice de l'édition gravée chez Christophe Plantin à Anvers en 1595 qui inaugure une longue série de représentation des quatre parties du monde [GRATALOUP, 2009]. On considère que, si le thème n'était pas nouveau, c'était la première fois qu'étaient réunies en une même figure, mais dans une stricte hiérarchie, non seulement les allégories des parties de l'Ancien Monde – *Europa*, *Africa* et *Asia*), mais aussi celles des nouveaux mondes, l'un déjà découvert (*America*), l'autre à découvrir (*Magellanica* qui deviendra, beaucoup plus tard *Oceania*).

les lieux s'est développé; les hommes ne vivent plus dans des mondes qui s'ignorent mais dans un même espace de relations, qui s'étend aujourd'hui à l'ensemble de l'écoumène, à l'ensemble des êtres humains. Cet être géographique nouveau mérite un nom propre, et donc une majuscule: le Monde. Il s'impose à nous aujourd'hui, mais fut longtemps peu de chose. L'histoire de l'espace mondial, ou la géographie du temps long de la mondialisation – deux façons de désigner le champ géohistorique de cet ouvrage – ne constituent pas un objet si énorme qu'il ne puisse être saisi.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Pendant des millénaires, *Homo sapiens* n'a cessé de se diffuser à la surface de la Terre. Les groupes s'éloignant ainsi les uns des autres se différenciaient, cessaient de se comprendre et finissaient même souvent par ignorer leurs existences réciproques. L'histoire de l'humanité, c'est d'abord le processus inverse de la mondialisation, une *particularisation* pourrait-on dire: les groupes sous la tyrannie de la distance sont soumis à la fission, leurs langues divergent, ils s'adaptent à des milieux différents, ils inventent d'autres manières de vivre en société. Cette production de la spécificité de chaque groupe social, d'une multitude d'histoires originales, n'est peut-être pas sans rappeler les nombreux mouvements identitaires contemporains. Ce sont pourtant des processus radicalement différents. Les tendances actuelles à (re)produire des particularités, qu'elles soient religieuses, nationales, linguistiques ou autres, se comprennent justement comme un effet de la mondialisation. C'est pour répondre au besoin de ne pas se perdre, de ne pas se sentir dissous dans le niveau mondial, de s'opposer à des forces qui semblent étrangères, que se multiplient les conversions à des particularités anciennes ou inventées. En cela, la production contemporaine d'identités, parce qu'elle est une réaction à l'induration du niveau mondial, forme système avec lui et, d'une certaine façon, participe à la mondialisation – en tout cas, ne peut se comprendre sans l'accentuation de ce processus. Tout le contraire, donc, de la différenciation par diffusion d'une humanité rare.

En effet, si les hommes sont progressivement moins éloignés les uns des autres au cours de leur histoire, c'est bien sûr que les moyens de communiquer gagnent en efficacité, mais cela découle plus simplement du fait qu'ils sont plus nombreux. Un calcul original peut en donner une image. Les démographes estiment à 250 millions de personnes l'humanité au début de notre ère [CHESNAY, 1991] et à 7 milliards aujourd'hui (une multiplication par 28). En imaginant que les hommes soient également répartis sur les terres émergées supposées d'un seul tenant (Antarctique non comprise), la distance entre deux personnes aurait été, il y a deux millénaires, de près d'un kilomètre. En revanche, elle serait aujourd'hui de moins de 150 mètres: à portée de voix. Certes, on est loin du métro en fin d'après-midi, comme certains voudraient nous le faire croire, mais on est néanmoins dans des conditions

d'interactions beaucoup plus plausibles. Une cause première de la mondialisation réside tout simplement dans la croissance démographique mondiale. Plus la Terre est peuplée, plus les hommes, malgré leur dispersion à sa surface, interagissent entre eux.

Cependant, cette perspective brutalement quantitative, si elle méritait d'être rappelée, ne représente évidemment qu'un paramètre de la construction du niveau mondial. Ce processus n'est vraiment pas linéaire et on peut en esquisser une brève chronologie, en repérer les scissions majeures. Mais, pour cela, il faut auparavant différencier quelques termes qu'on pourrait risquer de prendre pour synonymes : Terre, Monde, international, universel.

La Terre et le Monde

Une des acceptions les plus courantes du terme *monde* est l'ensemble de tout ce qui existe, proche des mots « univers », « cosmos » ou, tout simplement, « réel ». Nommer *Monde* le niveau géographique le plus élevé fait donc toujours courir le risque d'une dissolution du sens. C'est pourtant indispensable, car sinon, comment désigner le résultat, toujours provisoire, de la dynamique de la mondialisation ? Certes, ce dernier terme sert souvent à désigner tout autant l'état que le processus, mais ce n'est guère le moyen d'en faciliter la compréhension. Tout au long de ce livre, on désignera donc par *Monde* le niveau géographique concernant le plus grand nombre d'êtres humains, aujourd'hui l'humanité entière. C'est en effet un point délicat : si tout est dans le monde (au sens courant que l'on vient d'évoquer), tout est loin d'être mondial aujourd'hui. Les compétitions sportives en donnent une image hiérarchique claire : une « coupe du monde » peut intéresser tous les sportifs en tant que spectateurs, mais un très petit nombre d'entre eux comme acteurs. Tous les actes des hommes d'aujourd'hui sont loin d'être mondiaux, même s'ils entretiennent presque toujours quelques liens avec le niveau global : tous les battements d'ailes de papillon ne déclenchent pas des catastrophes.

Les géographes sont sensibles aux échelles et savent bien qu'un espace national n'est pas la somme des entités régionales qui le divisent. Réciproquement, ce qui est régional n'est pas forcément saisi par le niveau supérieur. On peut, dans une certaine mesure dire que tout est dans le Monde, mais tout n'est pas mondial. Énormément de faits de sociétés ne peuvent se comprendre qu'à un niveau plus restreint, macrorégional, national, local... Le Monde n'est pas un objet d'étude aussi énorme qu'il y paraisse. Et ce n'est qu'assez récemment qu'on a pu en prendre conscience. S'il est juste de dire que l'Auvergne ou la Terre de Feu sont dans le Monde, au sens où les actions des habitants de Clermont-Ferrand ou d'Ushuaia doivent, consciemment ou non, tenir compte du contexte global, il serait tout à fait inexact de ne pas

les considérer au niveau auvergnat ou fuégien. Faire la part du Monde est une tâche délicate mais considérée avant la fin du xx^e siècle, ce n'est pas une démarche si considérable. Le Monde fut longtemps inexistant. Il faut attendre les « Grandes Découvertes¹ » pour que l'ensemble des hommes entrent progressivement en interaction. Et pendant longtemps, ce niveau mondial reste très ténu.

Cinq siècles, c'est peu pour l'histoire de l'humanité, encore moins pour celle de la planète Terre. Il y a bien un fonctionnement de cet ensemble naturel indépendamment de notre espèce qui l'occupe. Olivier Dollfus a ainsi distingué le « système-Terre » du « système-Monde » [1984] pour permettre de mieux comprendre les logiques proprement sociétales de la mondialisation. Mais ce diptyque a également le mérite de rappeler que la Terre peut très bien tourner, les autres animaux et les végétaux l'habiter, même sans hommes. Ce fut d'ailleurs longtemps le cas. En revanche, le Monde humain ne peut se passer de prendre en compte cette demeure. Ménager l'écoumène² (littéralement la maison de l'humanité) est devenu une préoccupation essentielle pour le Monde, d'autant plus que la mondialisation contemporaine ne le ménage guère, c'est le moins que l'on puisse dire. L'interaction entre les systèmes Terre et Monde est devenue la première urgence nécessitant l'amorce d'une gouvernance mondiale, la première préoccupation d'une opinion publique globale émergente, le premier facteur d'une société Monde.

L'international, le mondial, l'universel

En effet, l'addition des préoccupations environnementales des États ne suffit visiblement plus. En d'autres termes, il faut passer de l'international au mondial. Les deux notions sont souvent prises l'une pour l'autre, mais il est essentiel de bien les distinguer. Lorsque tout relève du jeu des États, des « puissances » comme on disait autrefois, comme c'est le cas pour la diplomatie et la guerre, on est dans l'international. En revanche, lorsque des mouvements altermondialistes contestent l'action de firmes transnationales, on est dans le mondial. La difficulté provient de ce que la distinction est à la fois essentielle et souvent délicate à cerner. Ainsi, dans l'agriculture, comme nous le verrons dans le chapitre 9, on peut parler d'une logique internationale quand s'affrontent les protectionnismes et les politiques interventionnistes des États-Unis, de l'Union européenne, du Japon et de quelques autres (riches).

1. La formule « Grandes Découvertes », élément clef du grand récit européen, est due à Alexandre de Humboldt en 1831.

2. « Écoumène » est souvent écrit avec l'orthographe étymologique : « œkoumène ». La racine grecque *oikos* (maison) est aussi à l'origine d'économie et d'écologie. On suivra ici la graphie la plus simple qui semble se généraliser [BERQUE, 1996].

Mais en revanche, les cours du café, du cacao, du caoutchouc et d'autres produits « tropicaux » dépendent fondamentalement des fluctuations mondiales enregistrées par les bourses de matières premières. Malgré les modestes politiques nationales, ces productions agricoles sont surtout soumises au niveau mondial. On ne peut donc, au sens fort de l'adjectif, parler globalement d'une agriculture *mondiale*, mais seulement pour certains produits ; les autres relevant d'une agriculture internationale.

Cette distinction fondamentale est à la fois rassurante et déstabilisante. Parce qu'elle permet de comprendre que le Monde n'est pas tout, elle rassure. Mais parce qu'il faut trier, distinguer le mondial de ce qui ne l'est pas, elle inquiète. On comprend mieux alors que le niveau mondial non seulement n'a pas toujours existé mais que, même lorsque ce niveau s'est esquissé, il n'a longtemps été qu'une mince pellicule sur de puissants niveaux sociaux moins étendus mais capables de le tenir à distance. Cette capacité de résistance est toujours actuelle en fonction de la force des entités géographiques de niveau inférieur. Ainsi les sociétés les plus capables d'échapper aux contraintes mondiales sont aujourd'hui celles des États-Unis et de la Chine.

Si le mondial influence de plus en plus les niveaux inférieurs – et c'est justement ce qu'on désigne par mondialisation – il ne les fait pas disparaître. Symétriquement, on ne peut non plus le confondre avec l'*universel*. Plus encore que le terme monde, l'univers désigne l'ensemble du réel, avec une forte connotation astronomique, très proche du sens de *cosmos*. Mais il a un sens plus ancien pour désigner l'ensemble des hommes. Lorsque Racine fait dire à Burrhus « Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre » [*Britannicus*, IV-3], il ne pensait certes pas aux exoplanètes. Et c'est dans cette interprétation qu'on utilise souvent l'adjectif *universel* et le substantif *universalité*, désignant ainsi ce qui concerne la totalité des hommes. Or ce que reprochent beaucoup d'adversaires de la mondialisation actuelle, c'est justement son aspect unilatéral, occidental et capitaliste. Il ne faut pas perdre de vue que le Monde tel qu'il a été construit est spécifique, particulier, comme n'importe quelle autre entité géographique. Il aurait pu être autre. On aura l'occasion d'esquisser une alternative (chapitre 4) lorsqu'au xv^e siècle rien n'est encore joué et que de puissantes flottes chinoises sillonnent l'océan Indien.

L'intérêt de brosser la fresque de la construction du Monde tient justement dans la démonstration de la spécificité de cette histoire. Les traits occidentaux du niveau mondial nous sont tellement familiers qu'ils nous semblent évidents, naturels – et ce d'autant plus si nous sommes nous-mêmes européens. Or pour gérer le Monde, en particulier pour mieux harmoniser l'aménagement et le ménagement de notre maison la Terre, il faut que l'ensemble des hommes puissent se considérer comme partie prenante – sans doute pas à égalité avant longtemps, ne serait-ce qu'économiquement,

mais sans le ressentir comme une négation d'eux-mêmes. On retrouve le dilemme de l'international et du mondial : l'universalité ne peut être la juxtaposition de toutes les particularités civilisationnelles dont on considérerait un hypothétique plus petit commun dénominateur. Sur ces patrimoines mis en commun se construit aujourd'hui une culture transversale. La cuisine dite « internationale » est largement occidentale (par ses rythmes quotidiens, l'ordonnancement de ses plats, ses manières de table et, bien sûr, ses saveurs), mais elle intègre du guacamole et des sushis, des nems et du couscous, etc. [FUMEY, 2010]. On s'attable de plus en plus devant des repas qui ne sont plus de quelque part tout en étant de beaucoup d'endroits. On perçoit une évolution semblable dans l'habillement.

Ces processus de désoccidentalisation du Monde, qu'on ne peut confondre avec les divers fondamentalismes identitaires géographiquement localisés, traduisent une affirmation de la personnalité de ce niveau unique. Nous rencontrerons de plus en plus souvent ce décalage entre pensée occidentale, renvoyée à sa spécificité régionale, et universalité, en particulier dans les droits humains, les statuts de genres et la démocratie. Il sera donc nécessaire d'insister dans le dernier chapitre sur cette tension entre le mondial et l'universel.

Le Monde depuis...

Lors de la première édition de ce livre, il avait été indiqué que le terme français de mondialisation avait été utilisé pour la première fois au cours de la Première Guerre mondiale¹. Depuis, Vincent Capdepuy a découvert une occurrence plus ancienne² encore dans une tribune de Pierre de Coubertin, « Le flambeau à sept branches », publiée par *Le Figaro* du 13 décembre 1904. Pour le moment, on considère toujours que l'expression étatsunienne de *globalization* date de 1943³. Mais ce n'est qu'au début des années 1980 que ces deux expressions connurent une diffusion massive. Si le mot n'existait pas, le processus est amorcé depuis beaucoup plus longtemps. Depuis quand ?

1. En 1916, sous la plume du juriste belge Paul Otlet (inventeur avec Henri La Fontaine de la Classification décimale universelle des bibliothèques du monde entier) qui voulait montrer la nécessité d'une gestion plus collective des ressources mondiales afin de prévenir toute nouvelle guerre.

2. *Alternatives économiques*, hors série, n° 101, avril 2014.

3. René-Éric Dagorn, dans « Une brève histoire du mot "mondialisation" » (in GEMDEV, 1999, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, p. 187-204), avait fait état d'apparition de ces termes dans la presse dans le contexte des *Rounds* du GATT. « *Globalized Quota* » dans *The Economist* en 1959, « *Globalization* » dans le *Spectator* en 1962 et « mondialisation » dans *Le Monde* en 1964. Des recherches plus poussées, telles que les autorisent les bibliothèques numérisées actuelles, permettent de faire remonter l'apparition de ces mots plus loin dans le xx^e siècle. C'est à Élisée Reclus qu'on doit d'avoir écrit le premier l'adjectif « mondial » dans sa *Géographie universelle* en 1893 où il parle de « réseau mondial » à propos des câbles télégraphiques. Enfin, le terme de *globalization* apparaît dans les discussions de la Conférence de Moscou d'octobre-novembre 1943.

On va tenter de rapidement remonter la chronologie pour retrouver quelques bifurcations décisives. Nous en retiendrons cinq, tantôt des événements bien connus (1914, 1492), tantôt des dates rondes situant un changement d'époque (1980, 1750, 12 000 avant notre ère). D'autres auraient pu figurer dans cette liste et nous les rencontrerons dans les chapitres suivants, mais ces cinq repères permettent une scansion globale.

Le Monde depuis 1980. Si les mots géopolitique et mondialisation (ainsi que l'anglicisme « globalisation ») deviennent familiers du grand public, c'est effectivement que le Monde change, clairement pour les contemporains, au début des années 1980. Citons rapidement – mais il faudra y revenir (chapitre 8) – l'obsolescence de l'anti-Monde soviétique qui dépose son bilan à la fin de la décennie, l'amorce de la fulgurante croissance du pôle économique asiatique, l'unification financière mondiale (seul processus pour lequel on peut parler de globalisation en bon français), le bond qualitatif des techniques de communication, Internet en particulier... La rupture avec la période antérieure se traduit dans le monde des idées par une recomposition du paysage intellectuel, en particulier avec l'effacement du paradigme marxiste. C'est ce qu'on appelle souvent « la fin des grands récits » (c'est-à-dire du structuralisme et du marxisme)¹. On parle aussi de postmodernité, dans la mesure où la vision d'une humanité tournée vers son futur nécessairement plus radieux, la croyance au Progrès dans la lignée de Lumières, était une perspective « futuriste », au sens des « régimes d'historicité » de François Hartog [2003], partagée tant par les libéraux que par les marxistes.

Le Monde depuis 1914. Les tranchées de la Première Guerre mondiale tracent la limite finale de la « première mondialisation », selon la formule de Suzanne Berger [2003]. Le « court xx^e siècle » [HOBBSBAWN, 1994] est marqué par le recul du monde, brutal et conflictuel jusqu'en 1945, mais persistant ensuite sous la forme de la guerre froide, puisque l'Union soviétique était porteuse d'un projet mondial d'une concurrence radicale.

Le Monde depuis 1750. Situer vers le milieu du xviii^e siècle l'amorce du changement économique global qu'on nomme Révolution industrielle peut sembler un peu prématuré. Pourtant, comme c'est dans les secteurs productifs déjà existants que les modifications s'opèrent en premier, avant le textile, c'est l'agriculture qui connaît une révolution productive. En témoigne la transition démographique qui en Europe occidentale débute alors. La multiplication par quatre du nombre des Européens, plus encore la crois-

1. Le structuralisme peut légitimement être considéré comme l'inverse d'un récit. Mais l'expression « récit » a dépassé l'idée de narration pour désigner les mises en scène totalisantes du réel, typiques de la modernité. L'expression « grand récit » et l'usage de « postmodernité » au-delà de l'architecture sont dus à Jean-François Lyotard (1979).

sance exponentielle de leurs moyens techniques dans la seconde moitié du XIX^e siècle, va leur donner un avantage inégalé et la possibilité de construire un monde à leur image dont nous héritons largement.

Le Monde depuis 1492. Parmi les « Découvertes européennes¹ », c'est l'arrivée en Amérique qu'il faut surtout retenir. On défendra la thèse que sans ces richesses américaines capturées, l'Europe n'aurait pu accumuler de quoi « décoller » trois siècles plus tard (chapitre 5). De fait, c'est l'amorce d'un monde transatlantique dont bien des traits s'étendront ultérieurement à d'autres sociétés, l'extraversion grosse du sous-développement en particulier. Ces traits issus d'une mondialisation européenne, de 1492 à 1914, sont largement en train de s'estomper sous nos yeux au début du XIX^e siècle.

Le Monde depuis – 12 000. Ce bond loin en arrière dans le temps peut surprendre. La date choisie correspond en gros à la fin de la dernière glaciation quaternaire (le Würm dans la chronologie européenne). Il s'agit d'un moment clef pour la future mondialisation pour trois raisons (chapitre 2). Tout d'abord, l'abaissement du niveau marin a permis la diffusion de l'*Homo sapiens* sur des terres émergées vierges de toute humanité, l'Amérique en particulier. Réciproquement, la remontée des eaux à la fin de la glaciation a isolé ces sociétés, accentuant la particularisation des processus historiques déjà évoquée. Enfin, le défi qu'a dû représenter le changement climatique est le contexte postglaciaire dans lequel quelques groupes humains sont passés de la prédation (chasse, cueillette, pêche) à la production (culture et élevage). Cette Révolution néolithique² va permettre la croissance démographique lente mais puissante de toute la période agricole, jusqu'au XVIII^e siècle, qui permet aux hommes de se rapprocher.

On peut être frappé par la coïncidence entre la chronologie de la mondialisation et les dates avancées par les différents partisans de l'idée d'Anthropocène pour en marquer le début. Cette dernière période du Quaternaire, succédant à l'Holocène qui avait commencé il y a 12 000 ans avec la fin de la dernière glaciation, serait caractérisée par l'importance de la marque humaine, devenue le principal agent de transformation du fonctionnement de la planète Terre. C'est le chimiste de l'atmosphère, Paul Crutzen (prix Nobel de chimie 1995), qui est à l'origine de cette notion. Il proposait de la faire débiter à la fin du XVIII^e siècle, mais la Commission stratigraphique

1. Parler des Grandes Découvertes sans guillemets, c'est assumer la subjectivité européenne. Comme le faisait dire à des Indiens un caricaturiste en 1992 pour célébrer le cinquantième centenaire du premier voyage de Colomb : « Ciel, nous sommes découverts. »

2. L'expression « néolithique » est inventée en 1865 dans *Prehistoric Times* par John Lubbock, en couple avec « paléolithique » pour désigner la période finale de la préhistoire qu'il pensait caractérisée par l'usage de la pierre polie. C'est Gordon Childe, en 1925, qui introduit l'idée de « révolution néolithique » pour désigner l'invention de l'agriculture, donc à ses yeux de la sédentarisation, dans un contexte post-glaciaire, puis la « révolution urbaine » qui en découlerait.

internationale hésite entre plusieurs dates, allant du Néolithique (l'Anthropocène inclurait donc l'Holocène) à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en passant par la Révolution industrielle. Parmi les dates intéressantes, on peut retenir la proposition de Simon Lewis et Mark Maslin¹: 1610. Ce n'est évidemment par l'assassinat d'Henri IV de France qui importe, mais le fait qu'alors la concentration atmosphérique de dioxyde de carbone, telle qu'on peut le suivre dans les carottes glaciaires, tombe à un niveau particulièrement faible. Cette chute serait la conséquence d'une diminution de la population mondiale dans des proportions jamais rencontrées à un autre moment historique. Du fait des pandémies qui ont traversé l'Atlantique avec les conquistadors européens (chapitre 5), la population américaine aurait chuté de près de 50 millions de personnes, soit plus de 10 % de l'humanité d'alors. Des millions d'hectares de terres cultivées redeviennent forestiers qui pompent quelques milliards de tonnes de CO₂, avant que les défrichements ne reprennent. Ainsi, quelques millièmes de grammes de matière organique (virus, bacilles et microbes), déplacés involontairement par des hommes, auraient eu un effet majeur dans le système Terre. C'est une manière biophysique de mesurer l'effet des « Grandes Découvertes ».

Le plan adopté est donc celui d'un récit. Le point de départ sera cette antimondialisation que représente la diffusion/fractionnement de l'humanité qui étend progressivement l'écoumène (chapitre 2). Mais les sociétés sont inégalement isolées; c'est de ce qu'on nomme au xvi^e siècle l'« Ancien Monde » que partent les navires qui vont coudre le Monde; il faut donc en comprendre les logiques (chapitre 3) pour s'interroger sur le destin de l'Europe (chapitre 4). À partir de là, le Monde peut s'amorcer, avec deux caractéristiques: la création de périphéries (chapitre 6) et d'une centralité grosse de transformations majeures (chapitre 7). Pour comprendre cette accélération européenne inattendue, il faut au préalable insister sur le rôle crucial joué par la capture de l'Amérique (chapitre 5). La dernière partie du livre est logiquement consacrée à la période la plus récente, mais avec pour objectif principal d'insister sur les fragilités et les limites de la mondialisation. Non seulement le xx^e siècle témoigne de sa réversibilité (chapitre 8), mais le bilan qu'on peut en tirer montre que l'international est toujours vigoureux et que la mondialisation secrète son propre antidote, la multiplication des identités (chapitre 9). Ces limites permettent de revenir sur la question de l'universel, dans ses défis épistémologiques comme dans ses problèmes déontologiques (chapitre 10), et d'interroger rétrospectivement la démarche même du livre (chapitre 11).

Ainsi, pour plagier le titre du tome III de *Civilisation matérielle* de Braudel [1979], est venu le temps du Monde.

1. LEWIS Simon L. et MASLIN Mark A., 2015, « Defining the Anthropocene », *Nature*, n° 519, 12 mars.